PIERRE JONIN

Deux Langages de héros épiques au cours d'une bataille suicidaire

ROLAND ET OLIVIER ont été définis et sculptés en même temps par un vers devenu célèbre: «Rollant est proz et Oliver est sage.»[1] Mais ce preux Roland, comme l'on dit d'ordinaire, est l'auteur d'une prouesse vigoureusement contestée par Olivier:

> « . . . vasselage par sens nen est folie;
> Mielz valt mesure que ne fait estultie.
> Franceis sunt morz par vostre legerie.
> ... Sem creïsez, venuz i fust mi sire;
> ... U pris u mort i fust li reis Marsilie.
> Vostre proecce, Rollant, mar la veïmes!»
>
> (vv. 1724-31)[2]

Telle est leur dernière discussion qui alerte Turpin. Cette opposition de la réflexion généreuse au fanatisme égoïste et guerrier pouvait-elle se prévoir dès leur premier affrontement? Mais surtout pouvait-elle se laisser surprendre par le langage ou plus précisément par la syntaxe et le vocabulaire des deux guerriers? La grammaire et la langue peuvent-elles apporter leur contribution à l'interprétation littéraire? Pour tenter de donner une réponse j'analyserai de ce point de vue la scène où Olivier, monté sur une colline, révèle aux Français et surtout à Roland sa découverte de l'immense armée païenne et veut en tirer les conséquences: l'appel du cor, Ce passage représente six laisses (82 à 87) et soixante-six vers (1039 à 1105).

[1]V. 1093, «Roland est téméraire et Olivier réfléchi.» Toutes les traductions citées ont été empruntées *à La Chanson de Roland*, traduction, préface, notes et commentaires par Pierre Jonin (Paris: Gallimard [Folio], 1979).

[2]«La vaillance associé au bon sens n'est pas de la folie. La mesure vaut bien mieux que la témérité. Les Français sont morts à cause de votre inconscience ... Si vous m'aviez cru, mon seigneur serait revenu . . . Prisonnier ou mort, voilà ce que serait le roi Marsile. Votre vaillance, Roland, nous a été fatale.»

Comment, devant cette dramatique situation s'expriment et s'expliquent Roland d'abord, Olivier ensuite? Avant tout, quel usage font-ils l'un et l'autre des pronoms personnels sujets et compléments «je» et «moi»? Les grammairiens ont longuement discuté sur la valeur sémantique du «je», les uns la lui accordant, les autres la lui refusant.[3] Sans aborder ce problème, je me bornerai à faire remarquer que le «je» détermine le locuteur qui se singularise ou, en tout cas, se situe en présentant une proposition propre ou non. Il est bien évident que seules la nature du verbe et celle du complément permettent de déterminer la valeur sémantique du «je». Les «je» de «je mange, je crie, je proteste, j'absous, je condamne, j'invoque» n'ont de commun qu'une fonction grammaticale: fournir un pronom sujet à un verbe à la première personne. Le groupe réduit «je + verbe» appelé parfois «cotexte»[4] ne suffit même pas à sémantiser le «je» en le subjectivant. Dans les expressions: «je demande, j'invoque, je fréquente» le «je» n'est nulle part identique quoiqu'il y ait chaque fois demande, invocation, fréquentation. En effet, il faut un syntagme plus complet pour lui conférer une connotation subjective. En revanche, cette connotation apparaît, et apparaît différente, avec la nature du complément. Par exemple: je demande la mort et je demande l'acquitement, j'invoque Dieu et j'invoque le Diable, je fréquente l'église et je fréquente le cabaret. De là à conclure que le «je» est une forme vide et asémique il n'y a qu'un pas, le plus souvent franchi par les grammairiens. Je ne le franchirai pas, et je pense, au contraire, qu'on ne doit pas seulement demander à un syntagme de sémantiser le «je». Si une ou quelques locutions à la première personne ne permettent pas d'argumentation, en revanche, une série appréciable de «je» dans un texte d'une longueur suffisante autorisent à attribuer à ce pronom personnel une valeur indépendante. En effet, quelle que soit la séquence, celui qui parle, se désigne en disant «je», se prenant chaque fois lui-même, comme point de référence. Par suite, on ne peut négliger sémantiquement ces «je» lorsqu'ils se présentent en nombre important. Cela est si vrai que les lexicologues d'Infométrie ont mis sur ordinateur les «je» des principaux hommes politiques français, du Général de Gaulle à François Mitterand en faisant du nombre de récurrences des «je» un des critères essentiels de la personnalité.

[3]E. Benveniste, *Problèmes de langage* (Paris: Gallimard, 1966), p. 4; P. Ricoeur, *La Métaphore vive (*Paris: Le Seuil, 1975), p. 98.

[4]Cf. C. Kerbrat-Orechioni, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage* (Paris: Colin, 1980), p. 35.

Sans vouloir tirer de conclusions qui seraient tout à fait prématurées, je me bornerai à relever que dans ce dialogue Olivier-Roland, le second dans ces soixante-six vers a recours onze fois à la première personne (dont cinq fois au «jo» tonique) et que le «me» ou «moi» complément apparaît deux fois, soit treize «je» ou «moi». Cette constatation ne prendra évidemment de valeur démonstrative d'une part qu'avec l'étude des verbes et de leurs compléments d'autre part qu'après une étude comparative des «je» d'Olivier. Mais il est déjà intéressant de noter que Roland se situe dans tous ces cas au centre du récit. Cette place se trouve renforcée par les adjectifs possessifs de la première personne (mon, ma, mi, mes) qui se rencontrent cinq fois[5] dans la bouche de Roland, ce qui porte à dix-huit le nombre de références qu'il fait lui-même à sa propre personne ou à tout ce qui le touche de très près. Cela signifie-t-il qu'il ignore autrui? La réponse à cette question est encore fournie, dans une certaine mesure, par les autres pronoms personnels dont il use, c'est-à-dire essentiellement «vous» et «nous». Le «vous» pronom personnel de la deuxième personne qui implique un dialogue, réel ou figuré, se rencontre quatre fois[6] et «nous», pronom personnel pluriel de la première personne qui indique l'association une seule fois.[7] De ces véhicules de communication, Roland nous offre donc cinq exemples au total.

Complétant ce tableau, et dans la même orientation, j'ajouterai qu'il n'emploie pas d'adjectif possessif de la première personne du pluriel (notre, nos) pas plus que de la seconde (votre, vos). Quant aux adjectifs démonstratifs dont le but est de «montrer (réellement par rôle ou par figure) les êtres ou les objets désignés par les noms auxquels ils sont joints,»[8] ils sont absents du langage de Roland. Pas non plus de pronom démonstratif. Donc, chez lui aucun «ce, cet, ces» et pas davantage «celui, celui-ci, ceux-ci». On ne relève pas non plus d'articles à valeur démonstrative, articles si nombreux en ancien français, la nuit signifiant cette nuit-là.[9] Pourquoi cette absence en apparence insolite? La comparai-

[5]« ... mun los» (v. 1054); « . . . mi parent» (vv. 1063, 1076); « . . .ma bone espee» *(v.* 1066); « . . . mis talenz» (v. 1088).

[6]«Jo vos plevis . . .» (v. 1059); «Tut en verrez . . .» (v. 1067); «Jo vos plevis . . .» *(v.* 1069); «Verrez l'acer ...» (v. 1079).

[7]«Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet» (v. 1092). Il est à souligner que ce «nos» [nous] représente les Français en tant que guerriers («pur ben ferir»).

[8]M. Grevisse, *Le Bon Usage (Gembloux;* Paris: Duculot-Genthner, 1974), p. 328.

[9]Cf. Ph. Ménard, *Manuel du Français au Moyen Âge* (Bordeaux, 1973), p. 27.

son avec le langage d'Olivier nous fournira peut-être des éléments de réponse.

Mais, avant d'en arriver là, il convient maintenant d'étudier de plus près l'attitude de Roland à travers son langage. L'examen et la classification des verbes qu'il emploie doivent y contribuer. Dans le cadre réduit de ce travail, je me limiterai aux axes sémantiques les plus apparents et les plus propres à faire ressortir l'essentiel du comportement de Roland et d'-Olivier, Je retiendrai donc seulement cinq catégories de verbes: les verbes d'opinion, de volonté, d'affectivité, de perception, d'action.

Roland exprime à cinq reprises son sentiment, dont deux fois avec force et dans la même formule à deux mots près:

«Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort» (v. 1058)
«Jo vos plevis tuz sunt a mort livrez» (v. 1069)

Son jugement porte sur l'issue de la bataille, selon lui, indubitablement fatale aux païens. Il le justifie par sa croyance à la bravoure des Français: «Franceis sunt bon» (v. 1080). Mais cette conviction de la défaite païenne fondée sur la supériorité qualitative des Français est en même temps un sentiment moins pur. La victoire à laquelle pense Roland est moins une victoire des Français que sa propre victoire. S'il n'y avait pas de bataille dès maintenant, c'est l'honneur ou plutôt l'orgueil de Roland qui en souffrirait:

« . . . en perdreie mun los» (v. 1054)
« . . . mi parent pur mei seient blasmet» (v. 1063)
«Ja n'en avrunt reproece mi parent» (v. 1076)

Donc, si une fois seulement il songe à s'appuyer sur la vaillance des Français pour se lancer dans la bataille, c'est à trois reprises qu'il révèle sa pensée profonde: sauvegarder par la lutte sa propre gloire et celle de sa famille qui sont indissociables.

On s'attend alors à ce que Roland, avec une pareille estime de soi, ait une volonté qui fasse tout fléchir, même la peur légitime de la mort. Effectivement ses verbes de volonté ne nous déçoivent pas. Qu'on lui objecte le nombre écrasant des ennemis qui rend inutile la résistance et le voilà tout stimulé: « . . . Mis talenz en est graigne» (v. 1088). Il sait que la mort est proche pour lui comme pour les siens, et il la veut: «Melz voeill murir . . .» (v. 1091). Mieux encore, il veut associer Dieu à son action en lui demandant de l'aider à courir ce risque mortel afin que lui, Roland, garde sa gloire intacte. Aussi, à trois reprises, adresse-t-il à Dieu, avec force, la même prière égoïste et inhumaine:

« . . . Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmet»
(vv. 1062-63)[10]

De ce guerrier, en quête de batailles, il paraît douteux qu'on puisse attendre des marques de sensibilité. Roland emploie cependant le verbe «aimer». Il explique qu'il préfère la mort à la honte et ajoute une phrase de tonalité affective: «Pur ben ferir, l'emperere plus nos aimet» (v. 1092). Mais il faut bien voir dans quel contexte est inséré ce verbe «aimer». D'abord, Roland ne le prend pas à son compte; il n'en est pas le sujet et il fait précéder «aimet» de «ben ferir». Autrement dit, la force et la violence des coups portés par ses guerriers sont la condition même de l'amour que Charlemagne leur témoigne. Il s'agit donc d'une affectivité très particulière, étroitement liée à une atmosphère de combat. Voilà ce qu'il faut bien souligner pour donner à «aimer» sa connotation spécifique dans un texte non moins spécifique.

Ce chef qui, dans les combats, doit savoir distinguer, reconnaître et choisir ses adversaires, est-il dans la bataille et, dans notre texte du moins, capable d'observer? On le croirait, puisque, à deux reprises, s'adressant à Olivier il lui dit en parlant de Durendal:

«Tut en verrez le brant ensanglentet» (v. 1067)
«De Durendal verrez l'acer sanglent» (v. 1079)

Donc il sait voir et faire voir. Mais voir est le seul verbe de perception qu'il utilise en vingt-six vers. Et pour découvrir quoi? Nous nous en rendrons compte en étudiant le monde d'Olivier à travers son langage.

En revanche, nous nous doutons qu'un homme de cette trempe sait agir. Effectivement sur les vingt verbes qu'il prononce, dans les quatres laisses que j'ai retenues, on ne compte pas moins de neuf verbes d'action, ce qui représente 45% du total. Cette catégorie, de beaucoup la plus importante, laisse loin derrière elle les deux suivantes (verbes d'opinion: quatre exemples; verbes de volonté, quatre exemples). Mais aussi étendue qu'elle paraisse, cette classe est en fait extrêmement limitée, puisque, sur ces neuf verbes d'action, le verbe ferir revient, à lui seul, cinq fois.[11] Les autres

[10]Cf. aussi: « 'Ne placet Deu', ço li respunt Rollant» (v. 1073), et «Ne placet Damnedeu ne ses angles» (v. 1089).

[11]«Sempres ferrai» (v. 1055); «einzi ferrai» (v. 1065); «et jo ferrai» (v. 1078); «si ferrunt» (v. 1080); «Pur ben ferir» (v. 1092).

verbes désignent une action beaucoup moins violente: soit l'attitude éventuelle de Roland,[12] soit la marche des païens,[13] soit le geste de placer Durendal à sa ceinture,[14] soit enfin la mise en bouche du cor.[15] Au contraire, ferir ['vigoureusement martelé'] traduit toute la personnalité d'un homme qui n'est plus qu'un guerrier s'exprimant en gestes de violence. De cette violence, toute l'atmosphère qui l'environne est imprégnée. La preuve en est que même les auxiliaires, ayant dépouillé «leur signification propre» et servant de «simples éléments morphologiques»[16] sont mis à son service. Pris dans leur environnement verbal ou nominal, ils dégagent la brutalité sanglante: «Sanglant en ert li branz entres qu'a l'or» (v. 1056) ou encore l'idée de lutte à outrance: «Quant jo serai en la bataille grant» (v. 1077). Le terme de mort auquel ces auxiliaires sont associés leur confère une sorte de dynamisme tragique: «N'avrunt de mort guaront» (v. 1081) signifie, en fait, dans la bouche de Roland: «Je les tuerai tous.» Donc, sur treize verbes ou syntagmes verbaux d'action, neuf expriment une idée de violence prometteuse de mort.[17]

Tel est le «je» de Roland dans ce passage. Largement présent, il est à l'image de l'homme qui observe peu et peu de chose, ne juge guère mieux mais frappe et tue généreusement.

Après avoir observé Roland, il reste à examiner sa vision du monde, ou, pour parler plus simplement, les sujets qui retiennent son attention. Il est entouré de Français et de païens. Comment les voit-il? Les Français d'abord. À dire vrai, il en parle fort peu. Il ne les mentionne qu'une seule fois pour signaler leur courage, synonyme pour lui de leur aptitude à bien frapper: «Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment» (v. 1080). Cette évocation des Français est qualitative, mais globale et terriblement

[12]«Jo fereie que fols» (v. 1053).

[13]«Felun paien mar i vindrent as porz.» (v. 1057).

[14]«Ma bone espee que ai ceint al costet» (v. 1066).

[15]« ... que ja seie cornant» *(v.* 1075).

[16]M. Grevisse, op. cit., p. 495.

[17]Cette violence lui vaut une éclatante supériorité sur tous ses compagnons et Olivier en particulier dans le travail de dépeçage des païens. Soit l'exemple d'Aelroth dont Roland règle le sort: «Il lui ouvre la poitrine, fracasse ses os, et sépare entièrement la colonne vertebrale de son dos» (vv. 1200-01). Cette supériorité technique est bien soulignée par Jean Dufournet, qui ajoute: «Bien plus, Olivier échoue contre Margarit tandis que Roland partage par le milieu Chernuble et sa monture.» *Cours sur la Chanson de Roland* (Paris: C.D.U., 1973), p. 228.

imprécise et anonyme. Aucune figure ne se détache, aucun nom propre n'-apparaît. Au «Cumpainz Rollant» d'Olivier ne répond pas une seule fois l'écho attendu: «Cumpainz Olivier». Les Français restent une masse indistincte et neutre. Il est à relever aussi que Roland ne parle pas de leur nombre et ne veut pas en parler, alors qu'Olivier ne cesse d'insister sur ce point capital. En revanche, il évoque à trois reprises la France, dont deux fois accompagnée de l'épithète «douce».[18] Mais il ne s'agit généralement là que d'une épithète de nature dans les chansons de geste. On la rencontre par exemple six fois dans la *Chanson de Guillaume* soit dans la bouche du jongleur, soit dans celle de Guillaume sans qu'il y ait de connotation affective.[19] Ajoutons que cette «douce France» se retrouve même dans la bouche des païens comme l'a remarqué Lucien Foulet, et cela dans la *Chanson de Roland?*[20] Il faut d'ailleurs noter que, pour Roland, la France «douce» ou non, est chaque fois étroitement associée à sa personne. L'appel du cor serait une déchéance pour lui d'abord, pour la France ensuite:

> « . .. Jo fereie que fols!
> En dulce France en perdreie mun los» (vv. 1053-54)
> «Que mi parent pur mei seient blasmet» (v. 1063)
> «Ne France dulce ja chet en viltet!» (v. 1064)
> «Que ja pur mei perdet sa valur France!» (v. 1090)

Roland précède et la France suit. Elle est son prolongement, presque sa chose. Quant à Charlemagne, il est également uni à Roland par un lien militaire. Il le nomme une seule fois en l'appelant «l'empereur» (v. 1092). Il est considéré par lui non comme un souverain, encore moins comme un oncle, mais comme un chef d'armée qui estime ses hommes en fonction de leurs coups («pur ben ferir,» v. 1092). C'est l'épée qui fait la liaison entre les vassaux et l'empereur.

Au dessus, Roland place évidemment Dieu qu'il invoque comme le guide suprême de ses actes. À trois reprises, il lui adresse la même prière déjà signalée: ne pas permettre que lui-même et ses parents perdent leur réputation, ce qui arriverait, dit-il, s'il appelait au secours (v. 1063). En fait, l'invocation met moins en cause un aspect moral de la situation qu'un aspect personnel. Sans même s'en rendre compte, Roland confond

[18] «En dulce France» (v.1054); «Ne France dulce» (v. 1064).

[19] Jeanne Wathelet-Willem, *Recherches sur la Chanson de Guillaume* (Paris: Les Belles Lettres, 1975), T. 2, vv. 1265, 1372, 2261, 2952, 2956, 3495.

[20] V. 1194 (Aelroth, neveu de Marsile), v. 1223 (Falsaron, frère de Marsile), v. 2579 (les païens), v. 2661 (Baligant), v. 2773 (les messagers païens).

orgueil et honneur. Il parle du second mais pense surtout au premier comme en ont déjà témoigné les pronoms personnels et les adjectifs possessifs de la première personne.

Partout il met sa marque, celle du combattant, du guerrier, ardent et violent. Il l'est non seulement à la bataille mais aussi dans ses paroles. Une seule fois il emploie un terme neutre en parlant des païens qu'il situe dans leur propre pays: «cil d'Espaigne» (v. 1081). Mais, ailleurs, ce sont les «felun paien» (vv. 1057, 1068). On peut penser qu'il est bien naturel que Roland emploie pour des ennemis des épithètes péjoratives. Je répondrai qu'effectivement cela est bien naturel, à condition que les autres Français procèdent de même. Or, le font-ils? C'est là une question à laquelle je répondrai bientôt. Pour le moment je me bornerai à faire remarquer que deux fois ce sont pour lui de «felon paien». J'ajouterai qu'il les considère uniquement dans leur entité d'ennemis. Jamais il ne les situe dans la nature environnante.[21] Jamais il ne parle de leur nombre, de leur allure, de leur armure, de leurs armes. Il ne les voit pas, il les pense. Ce sont les Infidèles à supprimer et, pour commencer, à frapper.

Frapper! Voilà, dans ce passage, le maître mot du langage de Roland, nous l'avons vu. Cette violence, inhérente au personnage, violence mentale, violence verbale se manifeste par un objet privilégié qui l'exprime et le traduit personnellement. L'objet: l'épée; la traduction personnelle: Durendal. Elle est le prolongement naturel non seulement de son bras[22] mais aussi de son esprit toujours armé. Dans ce court passage, elle est nommée trois fois et dix-sept fois dans la Chanson. Il l'aime: «ma bone espee» (v. 1066), car elle lui permet de réaliser pleinement l'être de force et de violence qu'il porte en lui:

> «Sempres ferrai de Durendal granz colps» (v. 1055)
> «Einz i ferrai de Durendal asez» (v. 1065)
> «Et jo ferrai e mil colps e.VII. cenz» (v. 1078)

Dans le monde de furieuses batailles dont il rêve, il lui doit sa vision du monde: le rouge et le sang.

> «Sanglant en ert li bran/ entresqué à l'or» (v. 1056)
> «Tut en verrez le brant ensanglantet» (v. 1067)

[21]Sauf une seule fois et par parenthèse: «Felun paien mar i vindrent as porz» (v. 1057).

[22]Cf. Gerard J. Brault, éd et trad., *The Song of Roland* (University Park: The Pennsylvania State University Press, 1978), T. l. p. 253: «Durendal, like Roland's lance, is an extension of the hero's arm.»

«De Durendal verrez l'acer sanglant» (v. 1079)

Enfin ultime perspective quatre fois évoquée pour les ennemis comme pour lui-même et les siens (dont il ne parle curieusement pas), la mort:

«... tuz sunt jugez a mort» (v. 1058)
«... tuz sunt a mort livrez» (v. 1065)
«... n'avrunt de mort guarant» (v. 1081)
«Melz voeill murir» (v. 1091)

Tel apparaît Roland à travers un langage fortement subjectivé qui fait de lui un homme marqué par l'amour exclusif de la guerre. Cette passion, dans ce texte du moins, le ferme à la sensibilité généreuse comme à l'objectivité réceptive en faisant de lui un être démesurément égoïste, orgueilleux et obtus.[23]

Face à lui, Olivier accorde-t-il à son épée la même place, lui donne-t-il le même rôle? Dans ce passage il ne nomme pas une fois Hauteclaire et quatre fois seulement dans les 4002 vers de la Chanson.[24] Or, tout comme Roland, il prévoit l'imminence d'une dure bataille et la nécessité de la défense. Mais la défense, il la voit sous une tout autre forme.

Il a observé l'armée ennemie et il sait qu'à une armée on doit en opposer une autre et non une «malheureuse arrière-garde.» Le gros de cette armée il faut immédiatement l'appeler au secours. Un seul moyen: le cor de Roland. D'où la pensée d'Olivier tendue vers le cor qui tient pour lui la même place obsédante que l'épée pour Roland. A l'épée multipliée de l'un correspond le «cor» quatre fois relancé de l'autre:

«Cumpaign Rollant, kar sunez vostre corn» (v. 1051)
«Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez» (v. 1059)
«Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan» (v. 1070)
«Vostre olifan, suner vos nel deignastes» (v. 1101)

Tous les deux certes veulent la victoire, mais l'un pense à tuer les païens avec ses seules forces, l'autre à sauver les siens avec le cor de Roland. Symbolisme opposé, fidèle traducteur de l'esprit des deux hommes: l'épée sym-

[23]Pour des opinions différentes, voir les citations de Jean Dufournet, op. cit., p. 230.

[24]Vv. 1363, 1463, 1507, 1953.

bole de rupture et de violence, le cor symbole d'appel et de défense. Olivier donc ne voit pas du tout la situation comme la voit Roland. La différence des langages traduit la différence des sentiments. Roland pense fort peu à ses compagnons de lutte, tout préoccupé de lui-même et de sa réputation. Olivier, au contraire, en est tout proche, leur parle, les encourage: «Seigneurs Franceis de Deu ayez vertut» (v. 1045).

Après la camaraderie, le triple appel à l'amitié: «Cumpainz Rollant» (vv. 1051, 1059, 1070), Mais il pense aussi, et sans doute avec émotion, à ses autres compagnons lointains. Il fait mentalement la liaison entre l'arrière-garde et le gros de l'armée: «nos Franceis» (v. 1051), «l'ost» (vv. 1052, 1060), «le barnet» (v. 1061). Cette liaison, il la voudrait effective, car il a exactement évalué et le petit nombre de ceux qui l'entourent («mult poi,» v. 1050; «mult petite cumpaigne,» v. 1087) et la grande distance qui les sépare de l'-armée de l'empereur («trop nus est loinz Carles,» v. 1100). De là, sa tristesse: «dolente est la reregarde,» (v. 1104). Ce double regard affectif et objectif est l'une des constantes essentielles d'Olivier.

Ses références à Charlemagne en témoignent également. Roland, bien qu'il soit le neveu de Charlemagne, ne mentionne son oncle qu'une fois, en le nommant «l'empereur,» et j'ai dit pourquoi. En revanche, Olivier, à qui ne le lie aucun lien de parenté, le fait intervenir six fois, dont deux en l'appelant «le roi» et quatre «Charles». La fréquence des récurrences apparaît significative et la différence des appellations également. Charlemagne n'est pas seulement le chef de l'armée. Dans la situation présente, il est surtout son protecteur et celui qui pourrait être son sauveur. Rien d'étonnant si Olivier le nomme si souvent, Olivier qui ne s'enferme pas dans un orgueilleux isolement mais a conscience à la fois de sa faiblesse et de sa dépendance. Il l'appelle «le roi» (vv. 1061 et 1102), parce que dans ces deux circonstances Charlemagne est considéré en action avec toute l'armée qu'il commande. Pourtant, lorsqu'il est question de l'-oncle de Roland, inquiet pour les siens en danger, le chef s'efface devant «Charles» bien loin, mais dont l'attention demeure en éveil. Et l'homme l'emporte à quatre reprises: «Si l'orrat Carles» (vv. 1052, 1060, 1071); « . . . trop nus est loin Carles» (v. 1110). Dans le choix qu'Olivier avait à faire entre le souverain et l'homme, il porte au second un intérêt prédominant. Cet Olivier modéré et humain reste aussi d'une étonnante retenue devant ceux que Roland et Turold nomment bien souvent «les félons paiens.» Quatre fois Olivier les évoque et quatre fois il le fait sans placer le terme dans un contexte hostile. Le seul vers où l'on pourrait douter de son objectivité serait le vers 1086 «Granz sunt les oz de cele gent estrange.» Mais à la

réflexion on doit penser que l'épithète marque plus l'éloignement et le dépaysement que la sauvagerie et l'hostilité. Gerard J. Brault fait très justement remarquer que plus tard «estrange» est employé dans une atmosphère de sympathie et de pitié. «Li hume estrange» de lointains royaumes viendront demander des nouvelles de Roland.[25] Voilà qui lave Olivier de l'accusation qu'on pourrait lui faire supporter. II est indéniable en tous cas que dans les trois autres circonstances où il cite les païens, il ne fait peser sur eux aucune condamnation. Ce sont pour lui ou bien «les Sarrasins d'Espagne» (v. 1083) ou tout simplement les «paiens» (vv. 1039, 1042). Est-il possible à un guerrier chrétien de rester plus calme en pleine guerre sainte?

C'est précisément ce calme, cette objectivité qui permettent à Olivier de découvrir tout ce qui échappe à Roland. Lui seul a attentivement examiné les païens en armes. Tous sont prêts pour la bataille. Tous, Olivier peut l'affirmer, car c'est un homme d'observation. Il a le regard qui *embrasse* un ensemble: «Granz sunt les oz de cele gent estrange» (v. 1086); qui *détaille* un groupe: armures, armes, position, couleurs: «Helmes laciez e blancs osbercs vestuz / Dreites ces hanstes, luisent cil espiet brun» (vv. 1042-43); qui *dénombre* une armée, une troupe: «Cil devant sunt C. milie …» (v. 1041). Même regard scrutateur pour la nature environnante:

« .. . li val e les muntaignes
E li lariz e tretutes les plaignes»
(vv. 1084-85).

Mais tout ce paysage au relief varié est comme uniformisé parce que recouvert, «submergé» de païens. Plus rien qui ne soit sarrasin:

«Jo ai vu les Sarrasins d'Espaigne
Cuverz en sunt. ..»
(vv. 1083-84)

Rien d'étonnant à ce qu'Olivier ait vu l'ensemble et le détail, ait décrit les hommes et les choses. Le nombre de ses verbes de sensation où dominent les verbes de perception témoigne de l'importance que prend chez lui le regard. Sur neuf verbes de sensation on relève six perceptifs (soit 67%). Ses yeux se tournent surtout vers les païens objet de son angoisse. Ou bien il les a vus lui-même (vv. 1039-40, 1083) avec leurs «épieux brillants» (v. 1043) ou bien il demande à Roland de les observer avec attention «Rollant veez en alques» (v. 1099); «Gardez amunt!» (v. 1103). Après les ennemis, ce sont les camarades de combat qu'il faut voir: «Veeir poez . . . la rereguarde»

[25]Gerard J. Brault, op. cit., T. l, pp. 73-74.

(v. 1104). Une sensation en appelle une autre. La vue des ennemis menaçants comme celle des compagnons en danger commande de sonner du cor pour demander le secours de Charlemagne qui entendra l'appel et reviendra: «Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost» (v. 1052).[26] Ainsi les verbes de sensation sont au coeur même de cette scène capitale où se révèle Olivier: l'homme qui sait voir et voudrait se faire entendre. Mais il faut noter aussi que ces mêmes verbes contribuent fortement au pathétique du dialogue. Les verbes de perception provoquent l'angoisse et les verbes d'audition, l'espoir. D'où cette oscillation dramatique entre la vie et la mort.

Des autres catégories verbales, il ne faut évidemment pas attendre autant, mais elles nous apportent cependant des renseignements intéressants. Les volitifs d'Olivier un peu moins nombreux que ceux de Roland (trois contre cinq) sont orientés autrement. Ils comportent deux impératifs où il demande à ses hommes de rester fermes dans la bataille: « . . . de Deu aiez vertut! El camp estez . . .» (vv. 1045-46). C'est Olivier guerrier valeureux et décidé qui parle. Il introduit Dieu dans ses paroles en lui adressant une prière, alors que dans la bouche de Roland c'était presque une mise en demeure «À Dieu ne plaise.» On retrouve Olivier mesuré mais décidé aussi quand il fait à Roland le reproche de n'avoir pas voulu, par orgueil, sonner du cor: «Vostre olifan suner vos nel deignastes» (v. 1101). Plus enrichissante dans la catégorie des verbes d'opinion est la même formule «Jo vos plevis» employée à la fois par Roland et par Olivier. Le premier s'engage à provoquer la mort de tous les païens: «Jo vos plevis tuz sunt jugez a mort,» le second à provoquer le retour des Français: «Je vos plevis, ja returnerunt Franc» (v. 1072). On saisit ici sur le vif l'orientation constamment opposée de leurs pensées: l'un ne songeant qu'à tuer et l'autre qu'à sauver.

Cette même intention généreuse qui obsède Olivier lui dicte ses verbes d'action avec la même logique intérieure que l'intention de violence de Roland lui dicte les siens. À la réaction impulsive et brutale de l'individu qui compte sur sa seule force (je frapperai) s'oppose la pensée d'un homme qui, vivant dans l'amitié et la camaraderie, fait appel à autrui. D'où le fameux «l'olifan car sunez,» appel trois fois répété:

«Cumpaign Rollant, car sunez vostre corn» (v. 1051)
«Cumpainz Rollant l'olifan car sunez» (v. 1079)
«Cumpainz Rollant sunez vostre olifan» (v. 1070)

[26]Cf. aussi: «Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner» (v. 1060), et «Si l'orrat Carles, ki est as porz passant» (v. 1071).

L'observation et la réflexion ont fait comprendre à Olivier la nécessité impérieuse du regroupement des forces et de la présence de l'armée impériale.[27] Ce serait la conséquence tant attendue de l'appel. Il est donc naturel qu'il insiste sur le résultat à obtenir. Il y a un parallélisme de la pensée et de l'action qui veut un même martèlement et une même répétition. Les trois «sonner» entraînent les trois «retourner»:

« . . . si returnerat l'ost» (v. 1052)
« . . . ferat l'ost returner» (v. 1060)
«ja returnerunt Franc» (v. 1072)

Les deux verbes «sonner» et «retourner» sont l'un et l'autre commandés par le mot clef que seul pouvait prononcer Olivier: secourir: «Succurrat nos li reis» (v. 1061). Il implique le renoncement à la lutte inutile et le recours à autrui. Il implique aussi l'effacement, au moins provisoire, de celui qui le moment venu, sait faire place aux autres. Ne pas penser à soi, ne pas parler de soi, c'est oublier son «je» et nous retrouvons le point initial et capital de cette étude: l'emploi des pronoms sujets et compléments de la première personne. Les «je» de Roland sont au nombre de onze, on le sait, chiffre important, qui ne prend toutefois de sens et d'importance que comparé à celui d'Olivier, comparaison possible maintenant. En face des onze «je» de Roland, seulement quatre d'Olivier, presque trois fois moins.[28] Cette remarque est renforcée par le relevé des pronoms personnels compléments de la première personne. Deux pour Roland, un pour Olivier[29] soit pour ce dernier cinq pronoms personnels sujets ou compléments au lieu de treize pour le premier. Autre reflet du moi: l'adjectif possessif de la première personne (mes, mon, mi, mes), révélateur profond de l'intérêt de tout ce qui touche à la personne du locuteur, révélateur donc de l'extension du moi comme sujet possédant. Face aux cinq adjectifs possessifs de Roland déjà signalés[30] rappelant tout ce à quoi il tient (li-

[27]Cette nécessité est si impérieuse que Martín de Riquer, dont les jugements sur Roland et Olivier sont à la fois pondérés et pénétrants, n'hésite pas à qualifier de «suicide refus du premier d'appeler au secours. Voir Martín de Riquer, *Les Chansons de geste françaises* (Paris: Nizet, 1967), p. 96. Voir aussi sur ce refus de Roland, la juste et très fine analyse de Micheline de Combarieu du Grès, *L'idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste des origines à 1250,* (Aix: Publications de l'Université d'Aix-en-Provence, 1979), T. 1, pp. 303-304.

[28]«Jo ai paiens veüz» (v. 1039); «Je vos plevis . . .» (v. 1072); « . . . ne sai jo blasme» (v. 1082); «Jo ai veüt… » (v. 1083).

[29]« . . . m'i semblet aveir mult poi» (v. 1050).

gnage, réputation, épée, désir de combat), pas un seul dans la bouche d'Olivier. Il a, pourtant, lui aussi, lignage, réputation, et épée, mais en ce moment, il oublie tout cela. Conséquence sur le plan du langage subjective: dix-huit références de Roland à sa personne ou à ce qui le touche et seulement cinq d'Olivier! Soit, pour Roland, près de quatre fois plus.

L'emploi des pronoms personnels de la première et de la seconde personne du pluriel (nous et vous) vont dans le même sens. Ce sont les pronoms de la communication et ils supposent des rapports d'échanges entre deux interlocuteurs ou davantage. Le «nous» en particulier implique que le sujet parlant ne s'isole pas dans sa singularité mais accepte ou provoque le dialogue. Il représente une collaboration locutoire au moins temporaire et qui selon le ton du discours marque l'affectivité dans un sens ou un autre. Un «nous» et quatre «vous» on été relevés dans les paroles de Roland.[31] En revanche, Olivier a recours cinq fois à «nous»[32] et huit fois à «vous».[33] Évidente est la disproportion en particulier à propos de «nous» dont le rapport est de cinq à un. On s'explique très bien qu'Olivier emploie volontiers le «nous» auquel répugne Roland. Le premier est intégré dans une communauté dont il se sent entièrement solidaire. Il pratique le compagnonnage et la fraternité des armes. Il dit «nous» car il sera vaincu ou sauvé avec les autres. Quant à ses «vous», ils sont destinés soit aux Français qu'il veut encourager à la lutte (vv. 1044-46), soit à Roland qu'il veut convaincre de sonner du cor. Dans les deux cas il sort de lui-même pour se tourner vers autrui.

Il en est de même avec l'emploi des adjectifs possessifs de la première et de la deuxième personne: notre et nos, votre et vos. Les premiers marquent l'association et Olivier s'associe étroitement à ses compagnons d'armes en disant: «De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi» (v. 1050). Les seconds (votre, vos) témoignent de la reconnaissance d'un ou de plusieurs interlocuteurs et de tout ce qui le ou les touche. À trois reprises, Olivier s'adressant à Roland dit: «vostre cor» (vv. 1051, 1070, 1101). Chez Roland, on n'a pas trouvé un seul de ces possessifs d'association ou de communication. Ce relevé des pronoms personnels et des adjectifs posses-

[30]Voir ci-dessus, la page 85, note 5.

[31]Voir ci-dessus, p. 85, la note 6.

[32]« . . . ne seium vencuz» (v. 1046); «Succurat nos li reis . . .» (v. 1061); «Cist nus sunt pres, mais trop nus est loinz Carles» (v. 1100); « ... n'i oüssum damage» (v. 1102).

[33]«Bataille avrez . . .» (v. 1044); « . . . aiez vertut» (v. 1045); « . . . el camp estez» *(v.* 1046); «Jo vos plevis . . .» (v. 1072); « . . . veez en alques» (v. 1099); « . . . vos nel deignastes» (v. 1101); «Guardez amunt ...» (v. 1103); «Veeir poez ...» (v. 1104).

sifs apparaît accablant pour Roland. Il nous montre un obsédé de lui-même et de sa propre action, se pliant mal, ou même se refusant à la participation et au dialogue. Quelques «je» de plus, un «nous» de moins, et Roland — «devenu inapte à la communication — serait proche du pathologique.»[34]

Il reste à examiner une dernière catégorie grammaticale du langage d'Olivier: celle des démonstratifs qui font partie de la classe plus large des déictiques. Il est parfois assez difficile en ancien français de déterminer à quel point les «cil, cele, cist, ceste,» etc. ont conservé leur ancienne valeur démonstrative. Difficile encore de préciser si les articles «li, lo, les» n'ont pas gardé en filigrane cette valeur déictique qu'ils tenaient du latin, «la nuit» signifiant cette nuit-là. Malgré ces incertitudes, on ne peut s'empêcher de noter qu'Olivier emploie trois adjectifs[35] et cinq pronoms démonstratifs.[36] D'autre part comme l'évocation du terrain occupé par les Sarrasins suit immédiatement la précision de Turold, «Or veit-il ben d'Espaigne le regnet» (v. 1029) et celle d'Olivier, «Jo ai paiens veüz» (v. 1039) on ne peut se retenir de penser qu'il subsiste dans les six articles employés par lui la vision et le souvenir précis de sa découverte toute récente. Ses paroles s'accompagnent même peut-être de gestes précis qui désignent le proche horizon. Voilà, me semble-t-il, le sens des «li val e les muntaignes . . . li lariz . . . les plaignes . . . les oz . . . les porz . . . d'Espaigne» (vv. 1084-1086, 1103), impliquant pour Olivier, qui les désigne, la double idée de proximité et de déjà vu.

Ces observations peuvent paraître discutables, mais une chose est sûre: Roland ne prononce, lui, aucun démonstratif certain ou douteux. Pourquoi ne nous montre-t-il rien? Parce que pour montrer, il faut d'abord voir, et que, mise à part son épée sanglante, il ne voit pas grand chose. D'où cette absence totale de démonstratifs qui prouve une réelle incapacité de perception. A ce moment précis, Roland pris dans ce climat de bataille et surtout possédé par son ardeur instinctivement guerrière ne peut plus avoir les yeux ouverts ni les sens en éveil.

[34]Cf. Jacobson, dans «Entretien avec Emmanuel Jacquart» *Critique,* No. 348 (mai 1976). p. 466. Olivier parlera de son inconscience, légerie.

[35]«cez hanstes . . . cil espiet» (v. 1043); «cele gent. . .» (v. 1086).

[36]«Cil devant sunt . . .» (v. 1041); «cil d'Espaigne . . .» (v. 1081); «D'iço ne sai jo blasme» (v. 1082); «Cist nus sunt .. .» (v. 1100); «Ki ceste fait. . .» (v. 1105).

Au terme de cette étude, on peut tenter de cerner les espaces sémantiques des deux hommes. L'espace de Roland est linéaire. A une extrémité, il y a lui, Roland, au «moi» dix-huit fois répété. Sur cette ligne un nombre très restreint de points forts: son épée, ses coups, son lignage, sa réputation. Ainsi la ligne se referme-t-elle sur elle-même emprisonnant un espace clos, celui du seul Roland. Tout part de lui et tout aboutit à lui. L'espace d'Olivier est un espace ouvert et rayonnant. Ses champs sémantiques sont larges et riches. Celui de la guerre n'est pas limité pour lui à l'épée et aux coups, mais il comporte l'ensemble de l'armement, des armes offensives et défensives de toute une armée. Le champ des sensations est pour ainsi dire fermé à Roland, mais les yeux grands ouverts d'Olivier découvrent (outre les ennemis) le paysage varié qui s'étend devant lui. Roland n'entend rien, mais Olivier ne cesse de vouloir faire sonner et faire entendre le cor. Homme de perception, Olivier est également celui des évaluations qui, toutes, échappent à Roland. Évaluation des distances: proximité des ennemis, éloignement de l'armée de l'empereur; évaluation des nombres, celui des païens, celui des Français, ces Français qui sont l'objet de son angoisse, car il se confond avec eux. Il est l'homme du nous, de l'association, de l'action réfléchie et concertée en face de Roland, l'homme du «je», de l'action instinctive et isolée. La différence des langages aide à prendre la mesure de toute la distance dramatique qui sépare un être de réflexe d'un homme de réflexion.

PIERRE JONIN
Avignon